

P. Mauro Giuseppe Lepori, Abbé Général OCist
Rencontre au Centre Culturel de Milan, 23 janvier 2013

Le commencement croît-il ou se consume-t-il ?

Dialogue sur notre temps sur les traces de Saint Benoît

Une question à contre-courant

Le commencement croît-il ou se consume-t-il? J'ai tout de suite senti une provocation dans cette question qu'on m'a proposée pour la rencontre de ce soir. Elle me rejoint à un moment de ma vie et de mon ministère, dans lequel je la ressens comme une pointe qui ne me laisse pas tranquille. C'est une question qui naît de moi-même, devant ma vie, devant ma vocation ; devant les communautés que je visite, devant l'Ordre Cistercien, la vie consacrée en général, et devant la vie et la situation de toute l'Église. Pour ne pas parler de la société, ou plutôt des sociétés, y compris la société italienne, dans lesquelles je me trouve et je passe plus comme visiteur et pèlerin que comme résident.

Mais peut-être n'est-ce pas vraiment vrai que je me pose, que nous nous posons cette question : « Le commencement croît-il ou se consume-t-il ? », car souvent, nous nous demandons plutôt où nous sommes en train d'aller, comment ça finira, quand et comment finira la crise, chaque crise. Par contre, il n'est pas si évident de se poser la question sur le commencement, et sur ce que va devenir ce commencement, ce qui est en train de lui arriver. Il n'est pas facile de se poser une telle question lorsqu'on a l'impression d'être dans une voiture en pleine course, dont les freins ne répondent plus, et il semble évident et raisonnable, dans la mesure où il est encore possible de raisonner dans une telle situation, que l'unique problème devrait être si l'on peut continuer à courir indéfiniment, si l'on finit par rentrer dans un mur ou si simplement on va s'arrêter par inertie dans une lande plate et déserte.

Ce qui domine cependant dans une telle situation est le sentiment que nous ne pouvons rien faire parce que nous n'avons ni les moyens ni la possibilité pour contrôler ce mouvement effréné. Cela finira comme cela finira, nous sommes à la merci et prisonniers d'une dynamique incontrôlable où nous ne comprenons plus rien.

La question sur le commencement est alors une question à contre-courant. Une question qui semble folle, inutile, imprudente. Pourquoi se permettre le luxe de se poser une question tellement gratuite, tellement poétique ou peut-être mystique alors qu'on va à 200km/heure, sans freins, et qu'on est peut-être à un kilomètre, à cent mètres ou un mètre du mur dans lequel on va se casser la

figure ? Qui est si fou de penser au commencement, à d'où l'on vient, à un tel moment, dans une telle situation?

Et pourtant, cette folle question, cette question inopportune, inutile, gratuite, philosophique ou mystique, est le cœur et la source de toute vraie humanité, de toute vraie culture, de toute sagesse, de toute expression de vérité et de beauté que la conscience humaine a accueillie et s'est donnée durant les siècles. Depuis le moment où un premier homme, peut-être en train de chasser une proie, a été arrêté, même seulement un instant, par l'émerveillement devant les étoiles, ou une fleur, ou un coucher du soleil rougeoyant. Cet instant d'arrêt d'une dynamique mécanique, instinctive, ou forcée comme une fuite, cet instant a réveillé dans le cœur de l'homme la question sur son origine, et la prise de conscience, de plus en plus affinée durant des siècles, avec des hauts et des bas, que sans conscience de l'origine, avancer n'a pas de sens ; sans conscience du commencement, nous ne savons pas où nous allons, et nous ne pourrons jamais dominer la course et la destination de notre progression. Il n'y a jamais de lumière ni de liberté dans la course de la vie, de la société et de l'histoire, sans la conscience de l'origine.

Le petit berger de El Alto

Il y a deux ans, je suis retourné à La Paz après avoir traversé durant des heures tout le haut plateau bolivien. À El Alto, la ville qui précède la capitale, il y avait des manifestations contre le gouvernement. Les manifestants avaient disséminé des pierres sur la route principale pour bloquer le trafic vers La Paz. Pour contourner le blocus, nous avons dû passer à travers champs, pâturages et routes secondaires. J'ai vu alors un garçon qui, dans l'immense pâturage d'herbes et arbustes asséchés par le soleil et la sécheresse, faisait paître une douzaine de brebis. Il avançait tranquillement, avec son petit sac à dos, un grand chapeau lui recouvrant la moitié du visage, alors que les brebis paissaient librement, éparpillées.

Il tournait le dos à la ville bouillonnante et agitée par les luttes de pouvoir. Il cheminait lentement, suivant l'orientation dans laquelle le plateau, peut-être la plus haute plaine de la planète, s'étend pour se perdre dans la profondeur de l'horizon et laisser surgir au loin l'imposante et sublime chaîne de la Cordillera Real, les Illimani, et autres sommets enneigés d'une altitude de plus de 6000 mètres. C'était comme si ce garçon allait pénétrer dans cet horizon de splendeur, de beauté, de majesté, tellement disproportionné par rapport à son petit monde fait de quelques moutons, d'herbe, d'un sac à dos et d'un chapeau de berger. Un horizon disproportionné et pourtant tellement correspondant à sa réalité. Il y avait une parfaite harmonie entre ce quotidien très simple, très pauvre, sans aucune valeur pour le monde, et cet horizon infini et sublime.

Ce garçon, le cœur de ce garçon, je l'ai perçu comme le témoin de cette correspondance harmonieuse entre l'infini et la réalité. Il laissait derrière lui l'agitation violente des hommes qui vivent dans l'illusion de construire une société plus juste en détruisant. Il laissait derrière lui la grande route recouverte de pierres, de ruines qui empêchent d'avancer, pour marcher lentement et attentivement vers l'infini, vers un horizon de vie qui n'était pas fait par lui, mais comme fait tout pour lui, pour son cœur. C'est pourquoi il en était le témoin silencieux.

Pour moi, c'était un rappel à me demander: Quelle est la dimension de la réalité de ma vie ? Quelle est la dimension de ma tâche, de mon chemin quotidien, de mes voyages à travers le monde, du désir de mon cœur ? Est-ce que je m'essouffle à vouloir obtenir quelque chose avec mes mains, avec une violence qui encombre le chemin de pierres dans lesquelles je me prends les pieds, de pierres de scandale, de pierres qui m'empêchent moi-même et tous d'avancer ? Ou est-ce que je vis attiré et guidé par une Origine, par un signe imposant de l'infini qui anime mon cœur et le pousse à vivre la réalité, toute la réalité, même le brin d'herbe sec, tendu vers la Totalité qui me dépasse, et qui cependant me correspond ?

S'arrêter dans la course folle et sans contrôle qui nous emporte privés de liberté et d'édification n'est possible que lorsque nous sommes surpris par un rappel à l'Origine. On ne s'arrête pas en pensant au futur ni en pensant au passé. On s'arrête uniquement quand on pense au commencement, à l'origine, à la source. La source est un commencement qui jaillit maintenant, ce n'est pas un commencement passé, mais un commencement qui génère maintenant le flux de la vie, de l'histoire, de l'aventure humaine. C'est pourquoi il ne suffit pas de constater que nous allons mal, que nous avançons sans sens ni direction. Il ne suffit pas de s'arrêter au fait qu'on est insatisfait du cours de la vie et de tout. Il faut une manifestation du commencement qui nous arrête pour rediriger le chemin, la course, vers ce qui lui donne du sens, nourriture, une orientation, une empreinte positive.

La conscience qu'ainsi on ne peut aller de l'avant est bonne, mais elle ne suffit pas car, lorsqu'il ne reste que l'insatisfaction, s'il n'y a pas de commencement présent, une origine qui jaillit maintenant, l'insatisfaction devient l'espace dans lequel s'insinue l'abus de liberté, dans lequel chaque proposition qui permet de rêver à un futur meilleur a beau jeu. L'insatisfaction abandonnée à elle-même est l'espace ouvert à tous les totalitarismes, depuis celui exercé par mon instinct jusqu'à celui qui, de mille façons, subjugué tout un peuple. L'homme perd la liberté s'il vit l'insatisfaction sans le désir de l'infini. Ce qui nous libère est alors l'Origine qui « surgit », qui « jaillit » dans notre vie, que nous puissions nous confronter avec un commencement qui surgit maintenant, comme les montagnes de la Cordillera Real devant le pâturage et le cœur du petit berger de El Alto.

Christ, source vive d'un chemin.

Source, surgir: c'est ce mot, c'est cette réalité qui se retrouvent dans la parole "résurrection". Dans la résurrection du Christ, le commencement nous retrouve, la Source de la vie nouvelle qui jaillit maintenant nous retrouve et se fait retrouver. Emmaüs: tout est fini pour les deux disciples (cf. Lc 24,13.34). Il n'y a plus que l'insatisfaction, la déception, l'absence de désir. Le passé à trahi le futur. Le présent est vide de sens. Ils vont à Emmaüs, mais en réalité, ils ne vont nulle part. Ils fuient sans direction.

Le Ressuscité s'approche, l'Origine, la Source de la vie, de la vérité, du bonheur, et Il se plie humblement et patiemment au dialogue avec l'insatisfaction des deux, comme un médecin s'approche d'un moribond et cherche à le réanimer. C'est peut-être la tâche missionnaire la plus urgente aujourd'hui: parler à l'insatisfaction générale et de chacun en particulier en proposant la proximité du Christ sur le chemin de l'homme, une proximité qui s'associe à chacun de nos pas perdus, pour communiquer au cœur de l'homme l'ardeur d'un commencement de vie nouvelle que même la mort ne pourra pas arrêter. Mais on ne peut pas proposer cette expérience aux autres si l'on ne commence pas par la vivre soi-même, en se la laissant donner.

Dans les récits de l'évangile, la « résurrection » des personnes qui rencontrent le Christ m'impressionne toujours. Combien de fois, en rencontrant le Christ, des hommes et des femmes « surgissent », se remettent debout, se relèvent et, avec ce geste, commence en eux une vie nouvelle qui repart du Christ, qui surgit de Lui, de son intervention, de son regard, de sa parole, parce qu'Il s'approche du repli sur soi dans lequel ils se sont enfermés, de leur situation de mort ou de péché qui les empêchait de « surgir », de « sourdre » dans une vie nouvelle.

Je pense à Zachée : il se lève devant Jésus qui entre dans sa maison et décide de donner tous ses biens, sa vie (Lc 19,8). Je pense à Matthieu: « Jésus vit un homme, appelé Matthieu, assis au bureau des taxes, et lui dit : "Suis-moi". Et il se leva et le suivit » (Mt 9,9). L'évangile aurait pu dire simplement « Et il le suivit », mais pour suivre le Christ, pour commencer un chemin nouveau, il faut ressusciter, « resurgir ». C'est le même verbe : « *surgens – anastas* ».

Le nouveau commencement que le Christ transmet constamment à la vie est une résurrection, un « surgir », un jaillissement de vie nouvelle qui ouvre un chemin. La parole créatrice que le Christ est venu nous dire personnellement, en nous regardant chacun dans les yeux, est la parole « suis-moi », l'appel à Le suivre, à cheminer à la suite du Christ. Parce que Lui est « le Chemin, la Vérité et la Vie » qui nous conduit au vrai destin, au futur réel de notre existence, de toute l'humanité de tous les temps et de toute l'histoire. « Personne ne va au Père si ce n'est par moi » (Jn 14,6).

Le commencement, le nouveau commencement qui jaillit en permanence, source de vie nouvelle pour nous et pour tous, c'est la rencontre avec le Christ qui remet debout notre existence, la remet en chemin en nous appelant à adhérer à Lui, qui nous conduit vers le Père, transformant chaque pas de notre vie quotidienne et de l'histoire en un chemin qui a un sens, qui sait d'où il vient et où il va, quoi qu'il arrive et à travers toutes les circonstances.

La vocation à suivre le Christ vers le Père n'est pas un programme : c'est d'abord une grâce offerte à la foi, au consentement humble qui permet à l'Esprit Saint de nous ressusciter pour une vie qui a du sens, qui a une orientation, parce qu'elle est accompagnée par Celui sans lequel personne ne va au Père, personne ne trouve le sens du chemin de l'existence. Zachée, Matthieu, le paralytique, le fils mort de la veuve de Naïm, personne ne ressuscite par son propre mérite, personne ne commence de sa propre initiative.

Le commencement est l'initiative de Dieu, c'est la grâce, la surprise, d'autant plus surprenante que la personne est morte, paralysée, assise, empêtrée dans l'insatisfaction et le non-sens. Bien sûr, il y a un oui, un consentement, mais l'initiative de Dieu est tellement imposante, magnifique et gratuite que personne ne peut raisonnablement prétendre l'avoir méritée.

Appelés à Le suivre et non à Le précéder

Il reste cependant la possibilité, la liberté de s'emparer de l'initiative de Dieu. Comme Adam a voulu « être comme Dieu » (Gn 3,5), c'est-à-dire être lui-même celui qui se crée, celui qui se fait, ainsi celui qui est investi par l'initiative du Christ qui nous recrée en nous appelant à le suivre, est-il toujours tenté de se mettre à la place de Celui qui l'appelle, et de suivre soi-même au lieu de suivre Jésus. Au début de mon nouveau ministère d'Abbé Général, le premier soir à Rome, alors que je m'agitais parce qu'il me semblait que rien ne fonctionnait et je ne voyais pas la direction à prendre, j'ai comme entendu Jésus me dire, en me remplissant de paix : « Je t'ai appelé à me suivre et non à me précéder ».

Le commencement se consume, est ruiné, lorsque l'initiative gratuite du Seigneur est dénaturée par notre initiative, par la prétention qu'elle vient de nous ou s'appuie sur nous-mêmes. C'est le mystère de Judas, mais aussi la tentation constante de tous les disciples: « Une discussion s'éleva entre eux pour savoir qui était le plus grand parmi eux » (Lc 9,46). Lorsqu'on perd ou on oublie la conscience de la gratuité du commencement, que le commencement t'a fait et refait, qu'il te fait maintenant et te refait maintenant du rien, du rien que tu es, c'est-à-dire de ce qu'est et te donne le Seigneur, si on oublie cela, le commencement se consume, s'éteint, c'est-à-dire n'est plus source de vie, n'est plus une résurrection constante qui part de Lui, de sa grâce, de L'Esprit que Lui te donne.

C'est là que le commencement se consume, stagne et meurt. Mais c'est aussi à partir de là qu'il se renouvelle, toujours de nouveau, comme pour Pierre. Pierre a pris possession du commencement, du « suis-moi » de Jésus, il en a fait sa propre initiative, son propre projet: « Simon Pierre lui dit : "Seigneur, où vas-tu ?" Jésus lui répondit: "Là où je m'en vais, tu ne peux pas me suivre pour l'instant ; tu me suivras plus tard" [On suit le Christ, on accueille la gratuité vivifiante et ressuscitante du « suis-moi » du Christ en acceptant la modalité que Lui décide. Accepter que Lui puisse nous dire « maintenant tu ne peux pas me suivre » fait partie de l'obéissance au « suis-moi »]. Pierre lui dit: "Seigneur, pourquoi ne puis-je pas te suivre maintenant? Je donnerai ma vie pour toi !"» (Jn 13,36-37).

Le Christ n'est plus la source de l'initiative de Pierre: *Je donnerai ma vie pour toi !* C'est pourquoi l'initiative de Pierre échoue, elle ne sera pas source de vie, de résurrection. Elle est trahison. Mais lorsque Pierre se retrouve, humble et vaincu, exposé de nouveau à l'initiative de Dieu, cette initiative advient de nouveau, débordante, encore plus éclatante qu'au commencement. Le commencement étouffé est régénéré en un instant, au centuple, cent fois plus intense, cent fois plus conscient : « En vérité, en vérité je te le dis : quand tu étais jeune, tu mettais ta ceinture toi-même et tu allais où tu voulais [c'est-à-dire : tu décidais toi-même comment te mettre en route et la direction à prendre ; tu ne suivais pas vraiment quelqu'un d'autre !], mais quand tu seras vieux, tu étendras les mains, et c'est un autre qui t'attachera la ceinture et te conduira là où tu ne voudrais pas aller [c'est-à-dire : tu suivras un Autre qui prendra l'initiative du comment tu marcheras et qui te guidera là où Il veut] ». Et tout de suite Jésus renouvelle la parole du commencement, qui recrée la personne dans la nouveauté de sa vocation, quelle que soit la trahison qu'elle ait pu commettre : « Et ayant dit cela, il ajouta "suis-moi !" » (Jn 21,18-19).

Le commencement toujours vivant de notre existence est la présence du Christ qui nous invite à Le suivre, à cheminer avec Lui vers le Père.

C'est un événement absolument personnel, mais qui engage l'univers. C'est pourquoi il est permis de se demander ce qu'on doit faire ou ce qu'on fait de la vocation d'un peuple. Un peuple, une culture, une société qui de mille façons, mais toujours de façon personnelle, ont reçu la grâce de rencontrer le Christ et d'être appelés par Lui à Le suivre, à faire un chemin d'humanité nouvelle en Lui, d'une certaine façon ne pourront plus renaître d'autre chose, se recréer d'autre chose, se renouveler d'autre chose que de sa présence. C'est donc légitime qu'un Pape demande, comme Jean Paul II l'a fait en France : « France, qu'as-tu fait de ton baptême ? ».

Oui: « Le commencement croît-il ou se consume-t-il ? ». Quand un peuple, une culture, un continent, une communauté, parfois l'Église, ne se posent plus cette question, il est temps que quelqu'un se la pose personnellement, il est temps que je me la pose moi-même. Parce que le « Suis-moi ! » de Jésus renouvelle le monde

en renouvelant André, Jean, Pierre, Jacques, Mattieu, Zachée, la Samaritaine, et chacun de nous.

Appelés à suivre un chemin accompagné

« Suis-moi ! ». Que veut dire, au fond, que propose, à quoi invite cette parole clé du commencement ? Elle invite à suivre un chemin qu'on ne fait plus tout seul, à parcourir un chemin accompagné par quelqu'un de plus grand, par quelqu'un qui nous précède mais qui reste avec nous. La vocation chrétienne est l'appel à une éducation, à une formation. Et c'est précisément là que le commencement proposé par l'initiative de Jésus renouvelle le commencement de la création : Il nous crée en nous façonnant, en nous formant, en nous modelant, comme Il l'a fait avec Adam. Isaïe l'exprime de manière admirable : « Seigneur, tu es notre Père, nous sommes l'argile et tu es le potier : nous sommes tous l'ouvrage de tes mains. » (Is 64,7)

Cela veut dire que le commencement grandit seulement si au « Suis-moi ! » correspond un suivre. Et cet engagement à suivre ne se réalise pas seulement par la disponibilité de chaque personne appelée ; il devient possible par l'offre toujours proposée de la rencontre qui ressuscite l'appelé pour qu'il chemine avec le Christ. Si le commencement ne grandit pas, s'il se consume et s'éteint, souvent ce n'est pas seulement parce que l'appelé ne répond pas ou commence à négliger son engagement. Souvent c'est aussi parce que l'initiative de Dieu qui va vers l'homme pour lui permettre de ressusciter de sa vie insatisfaite et sans sens, cette initiative n'est plus reproposée, n'accompagne plus l'appelé, ne s'approche plus de lui pour lui parler, lui expliquer le mystère du Christ dans les Écritures, pour rendre son cœur ardent, pour s'asseoir avec lui en se manifestant dans le pain rompu.

Est-ce le Christ qui s'approche moins, qui n'est pas fidèle à l'initiative de venir à la rencontre de l'homme ? Non, ce n'est certainement pas Lui qui ne vient plus, mais plutôt ceux qui, dans son Corps, sont appelés en premiers pour incarner sa présence qui toujours étonne l'homme en lui offrant une amitié et une compagnie incomparables, capables de le réveiller à la vie nouvelle à la suite du Christ.

Commencer à exister en aidant le Maître.

C'est ici que, pour moi, entre en scène saint Benoît. Saint Benoît a compris au fond que, dans l'Église, on ne peut pas vraiment suivre le Christ et, par conséquent, le commencement ne peut pas s'épanouir s'il n'y a pas d'éducation, si la rencontre avec le Christ, l'éclosion de la vocation, le baptême ne deviennent pas la disposition éduquée, formée, guidée à suivre le Christ.

Il y a une semaine, nous avons fait mémoire de saint Maur, mon patron, et je suis allé voir dans la Vie de Saint Benoît écrite par saint Grégoire le Grand la version latine du chapitre consacré à saint Maur présenté comme un des premiers disciples du Père du monachisme occidental. On y lit que le jeune Maur a tout de suite « commencé à aider son maître » (Grégoire le Grand, *Dialogues* II, 3). La traduction est très banale si on la confronte avec l'original en latin qui dit « *Maurus (...) magistri adiutor coepit existere* », littéralement : « Maur commença à exister comme aide du maître ». Saint Grégoire aurait pu écrire simplement : « *Maurus coepit magistrum adiuvere* ». Ce n'est pas par hasard qu'il a choisi justement cette expression peu banale, tellement intense, tellement « ontologique » : « Il commença à exister comme aide de son maître ».

Saint Grégoire exprime ainsi une signification de la vocation et du charisme qui mérite attention. Maur était un adolescent de bonne famille romaine, confié par son père Euthicius au monastère de saint Benoît pour y recevoir une éducation et vivre au service de Dieu. Avec la phrase citée, saint Grégoire veut décrire l'effet du charisme de saint Benoît sur cet adolescent. Maur fait l'expérience d'une rencontre. Il est d'une famille chrétienne, pratiquante. C'est un bon garçon, peut-être un peu « fils à papa ». Mais on saisit intuitivement que c'est en rencontrant saint Benoît qu'il rencontre le Christ, ce Christ qui te regarde, qui t'appelle, qui commence à te ressusciter, à t'initier à une vie nouvelle, une vie en plénitude.

Saint Grégoire dit certainement pour cela que c'est dans la compagnie de saint Benoît que Maur « commença à exister », commença à être soi-même, à être quelqu'un, à vivre. « *Existere* » est un très beau verbe composé de *ex* et de *stare*. Il suggère l'idée de percer, de sortir de quelque chose, de se lever à partir d'une origine, comme une plante qui perce de la graine de semence et s'élève au-dessus de la terre pour se dresser, droite, debout. Nous retrouvons l'idée de la résurrection grâce à un commencement, l'idée du jaillissement d'une source de vie qui te fait être, être là, qui te fait être quelqu'un, toi-même, un « moi » qui est debout, qui est présent et qui avance.

Saint Grégoire lie cet « être soi-même » au fait de devenir « *magistri adiutor* », l'aide du maître. Ce n'est donc pas un « être soi-même » à partir de soi-même, comme affirmation de soi détachée de tout et de tous, comme depuis le péché originel et surtout dans la conception moderne de l'homme, mais un « être soi-même » dans une relation de collaboration avec un maître, avec quelqu'un de plus grand qui t'apprend à vivre, qui t'éduque, qui te guide. Un maître qui est un père parce qu'en le suivant tu ne te retrouves pas seulement et principalement à savoir plus mais à *exister* davantage, à naître réellement à ton identité.

Ce maître est ici saint Benoît, c'est-à-dire une personne habitée par un charisme qui fait qu'en la suivant on suit le Christ, qu'en l'écoutant on écoute le Christ, et à travers laquelle nous sommes éduqués et engendrés par le Christ Lui-même. Un homme ne peut, comme tel, te donner d'exister, de commencer à exister. Dieu

seul est créateur de l'être. Mais Dieu investit certaines personnes du charisme de Le représenter comme Père et Maître pour transmettre à l'humanité la grâce de renaître comme fils de Dieu.

« Écoute, mon fils, les préceptes de ton Maître, prête l'oreille de ton cœur, accueille de plein gré les instructions d'un Père miséricordieux, afin de les accomplir efficacement et de revenir par le labeur de l'obéissance à Celui dont t'éloignait la lâcheté de la désobéissance. » (*Règle de Saint Benoît*, Prol. 1-2)

La Règle de saint Benoît commence avec l'invitation d'un "maître" et "père miséricordieux" adressée à tous ceux qui désirent la vie et le bonheur, et on ne sait pas si ce maître et père est saint Benoît ou le Christ Lui-même ou bien l'abbé de chaque monastère. On ne le sait pas parce qu'on ne doit pas le savoir, ou plutôt parce qu'on doit comprendre que c'est la même chose, que la Règle propose justement cette grâce de renaître en mettant sa vie en synergie avec l'œuvre d'un Autre, avec le Christ qui est notre Maître et notre Père, dans le mystère et ministère ecclésial de personnes qui nous garantissent la vérité et la réalité de la vocation à suivre le Christ tout au long de notre vie.

Avec le chemin qu'il propose dans sa Règle et à travers les communautés auxquelles il imprime son charisme, saint Benoît touche tous les aspects de l'expérience humaine et chrétienne, et il n'oublie jamais le drame du commencement de la vie nouvelle qui promet de grandir et qui semble inmanquablement destinée à s'éteindre, à se dénaturer par notre fragilité, notre orgueil, notre peu de foi. Et cela dans toutes les expressions de la vie humaine : les relations, l'amour, le travail, la prière, la fragilité, le péché, la nourriture, la boisson, le sommeil, tout.

La vocation, l'appel du Christ promet une plénitude, mais la routine du chemin quotidien semble compromettre constamment la montée vers l'accomplissement, et l'homme est tenté de perdre la foi en la promesse, dans le commencement, en l'appel à la vie.

Qu'est-ce qui peut surmonter ce drame ? Qu'est-ce qui peut s'opposer à cette tentation de croire que toute la réalité de notre vie et de notre société se résume à l'usure, à l'épuisement et, par conséquent, à la tendance au vide, au rien, au nihilisme ? Qui nous sauvera de la dégénération de l'aspiration au tout en la tendance au rien ?

Saint Benoît et l'Église, dans la vérité de son mystère, répondent qu'une expérience de formation nous sauve de cette situation, une expérience d'éducation à l'humain qui vient à notre rencontre avec le commencement, qui vient à notre rencontre avec la Rencontre du Christ. C'est pourquoi le Christ vient vers nous et nous dit : « Suis-moi ! », ce qui veut dire : « Fais un chemin avec moi, laisse-toi conduire, éduquer, former par ma présence, par ma compagnie, par mon amitié. Cela seul te préservera de l'usure de ce que je te promets, de l'usure de la promesse de vie que je suis pour toi ! »

Suivre le Christ nous recrée

Au fond, le noyau de la question est renfermé dans le tout premier appel que Jésus adresse à Simon Pierre et André : « Venez derrière moi. Je ferai de vous des pêcheurs d'hommes » (Mc 1,17 ; cf. Mt 4,19).

« Je vous ferai » est l'expression de la création, le verbe qui exprime l'acte constant et éternel de Dieu qui nous crée, qui nous fait. Mais ici, l'appel à être, à exister, à devenir nous-mêmes, coïncide avec la vocation, avec l'appel à suivre Jésus pour devenir ce que nous sommes dans son intention, ce que nous sommes comme aide du Maître et de son œuvre de salut, son œuvre de rédemption pour tous les hommes. Chacun de nous reçoit cette vocation à devenir soi-même par le don de sa vie pour l'œuvre du Seigneur. Et ce don de la vie prend forme et se concrétise dans l'acte de suivre le Christ, dans l'attachement au Christ présent qui nous conduit et nous forme et nous fait devenir ce que nous sommes dans le dessein de Dieu.

Si nous comprenons cela, tout peut être récupéré, aussi l'usure, la diminution, la chute, et même les pas en arrière, parce que ce qui nous fait grandir toujours et de toute façon, est la possibilité de reprendre la route, une route que nous ne traçons pas nous-mêmes, sur laquelle nous ne tenons pas par nous-mêmes, sur laquelle les mains d'un Autre nous forment comme l'argile dont parle Isaïe.

La question de notre vie n'est pas tant le choix de la route par où passer, les circonstances que nous devons vivre, le moment historique de notre existence, les personnes que nous rencontrons, ce que nous sommes ou ne sommes pas. La vraie question de notre vie est que, dans tout cela, nous ne cessions jamais de suivre le Seigneur qui nous fait être nous-mêmes, que nous ne cessions jamais de vivre attachés à lui ou que nous recommencions continuellement de nous attacher à Lui. Le problème de notre vie est de permettre que la présence du Christ dans notre vie, du Christ que nous suivons, qui regarde et appelle chacun de nous, transforme toute notre errance en un chemin de vie vers le Père, toute notre tendance au rien en une existence qu'Il crée, qu'Il façonne comme aide et participation à sa mission de salut pour le monde, à sa mission d'obéissance au Père qui veut arracher, « repêcher » tous les hommes de la mort, du naufrage dans le rien, pour les rassembler dans le Corps du Fils toujours animé du souffle de l'Esprit.

